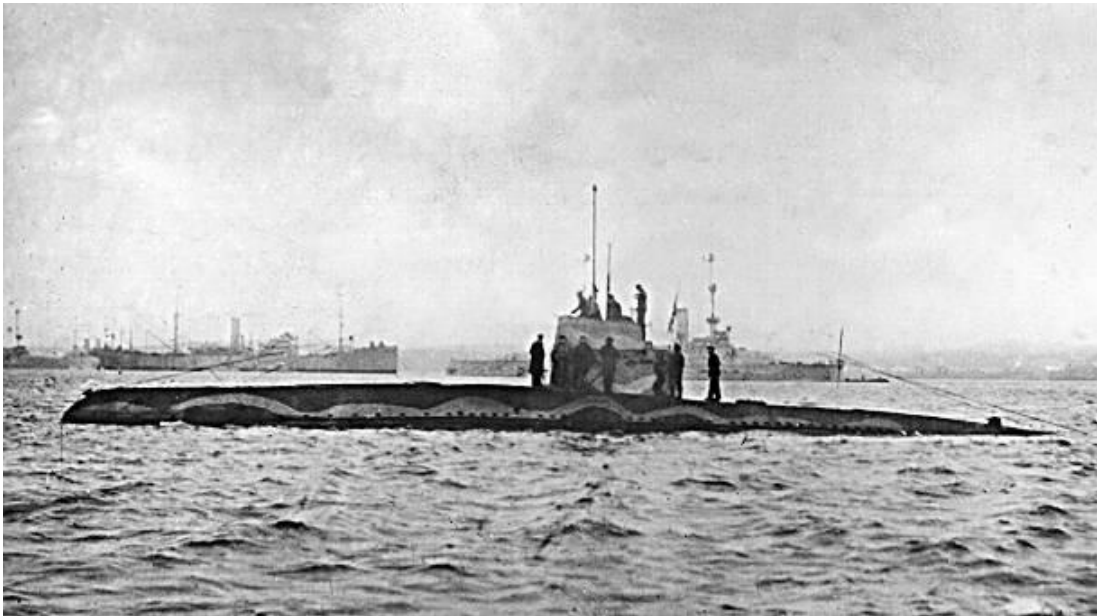


Camel Corps britannique

Dès 1914, au début de la Première Guerre mondiale, un front est ouvert en Égypte et au Moyen-Orient entre l'Empire ottoman et le Royaume-Uni. Parce qu'elles utilisent des dromadaires comme moyen de transport, les troupes coloniales britanniques combattant dans cette région sont appelées le Camel Corps.



Sous-marin allemand (1916)



Durant la Première Guerre mondiale, afin de venir à bout de l'Angleterre, l'état-major allemand lança une guerre sous-marine à outrance contre les navires britanniques, mais aussi contre ceux des pays neutres, ce qui provoqua l'entrée en guerre des États-Unis en 1917.

Char britannique Mark IV

Cette photographie de 1917 montre un char Mark IV traversant un champ de bataille. Évolution du Mark I, le Mark IV est conçu par les Britanniques en 1916, et intervient pour la première fois en septembre 1916, au cours de la bataille de la Somme.

Comme pour les chars français ou allemands qui apparaissent quelques mois plus tard, ses nombreux défauts — notamment sa lenteur (à peine 6 km/h sur route) — lui donnent un effet plus psychologique que réel, la plupart des exemplaires engagés dans les combats étant détruits ou capturés. Il faut attendre encore plusieurs mois pour que les chars deviennent une arme réellement décisive.



Le front : la vie dans les tranchées.

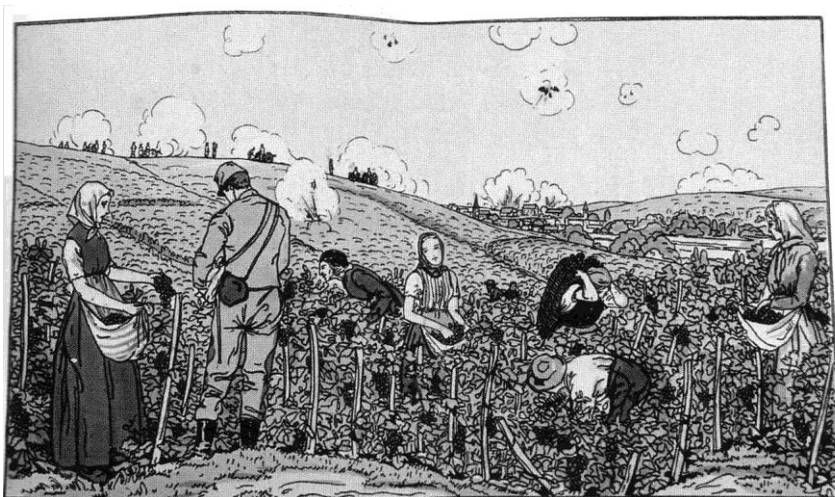
La vie dans les tranchées est effroyable. Les soldats, appelés en France « les poilus », vivent en été sous le grand soleil et en hiver dans le froid, la pluie et la boue. Les rats, les poux et les puces sont partout, le ravitaillement (les repas) est souvent mal assuré et la mort guette.

Les combattants vivent dans l'attente d'une brève mais violente attaque où chacun essaie de s'emparer de la tranchée ennemie ou de défendre la sienne.

Les soldats parviennent à supporter la vie dans les tranchées grâce à la camaraderie, à la solidarité, au jeu et aux travaux manuels. La correspondance avec la famille ou les marraines de guerre compte beaucoup.

Mais les soldats pensent aussi combattre pour une cause juste : ils sont patriotes, désirent défendre leur famille ou même venger les camarades morts au combat.

Extraits du manuel d'histoire « Les ateliers Hachette, Histoire – Géographie, CM2, 2006 ».



Les vendanges de 1914, gravure.



Bretonnes travaillant dans une usine d'armement, photo de 1916.

Masques à gaz durant la Première Guerre mondiale

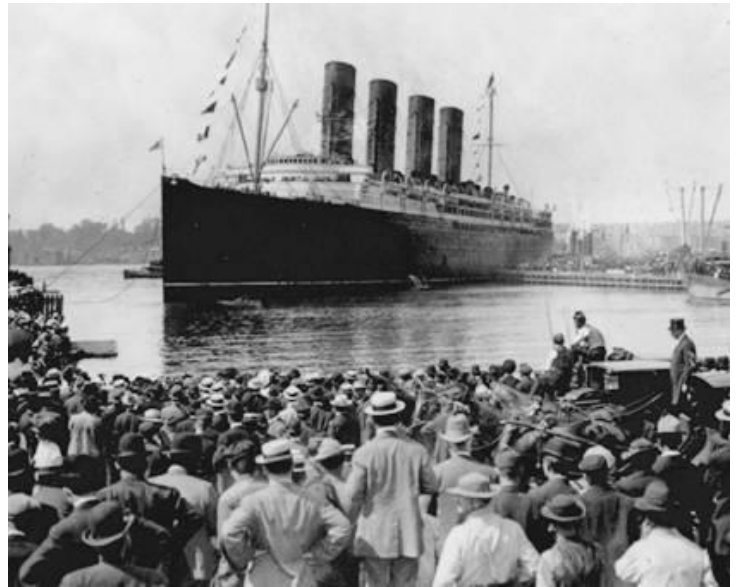


À partir de 1915, l'armée allemande utilise des gaz asphyxiants contre les forces alliées ; le plus connu est le « gaz moutarde », dont la toxicité provoque de graves brûlures. Les soldats des deux camps sont alors contraints de porter des masques à gaz, peu efficaces. On estime à 100 000 le nombre de victimes des gaz au cours de la Première Guerre mondiale.

Sur cette photographie, des soldats allemands du front sont munis de masques à gaz, ainsi que leurs chiens (des bergers allemands).

Paquebot *Lusitania*

Le paquebot britannique *Lusitania*, torpillé le 7 mai 1915 par un sous-marin allemand, coula en vingt minutes, causant la mort de 1 198 personnes, dont 128 citoyens américains. Cet incident fut une des raisons de l'entrée en guerre des États-Unis.



Armistice de Rethondes (1918)

Le 11 novembre 1918, l'armistice est signé dans un wagon dans la forêt de Compiègne entre l'Allemagne d'une part (notamment représentée par le ministre Erzberger), et la Grande-Bretagne et la France, d'autre part, représentées par l'amiral Wemyss, le général Weygand (devant à gauche) et le maréchal Foch (devant au centre) mettant ainsi fin à la Première Guerre mondiale.



Ypres en ruine (Belgique)



Durant la Première Guerre mondiale, des combats d'une extrême violence se déroulèrent à Ypres (Flandre-Occidentale). La ville, qui constituait un saillant dans la ligne de front alliée, fut l'objet de nombreuses offensives allemandes de 1914 à 1918 (la « mêlée des Flandres »).

Soins des blessés de la Grande Guerre



La Première Guerre mondiale a fait plus de 8,5 millions de morts et plus de 21 millions de blessés (notamment les « gueules cassées »). Sur cette photographie prise en 1918 dans la Meuse, des soldats blessés sont déposés à la hâte et soignés dans une église en ruine.

Lettres de poilus à leur famille.

Verdun,

Le 18 mars 1916,

Ma chérie,

Je t'écris pour te dire que je ne reviendrai pas de la guerre. S'il te plaît, ne pleure pas, sois forte. Le dernier assaut m'a coûté mon pied gauche et ma blessure s'est infectée. Les médecins disent qu'il ne me reste que quelques jours à vivre. Quand cette lettre te parviendra, je serai peut-être déjà mort. Je vais te raconter comment j'ai été blessé.

Il y a trois jours, nos généraux nous ont ordonné d'attaquer. Ce fut une boucherie absolument inutile. Au début, nous étions vingt mille. Après avoir passé les barbelés, nous n'étions plus que quinze mille environ. C'est à ce moment-là que je fus touché. Un obus tomba pas très loin de moi et un morceau m'arracha le pied gauche. Je perdis connaissance et je ne me réveillai qu'un jour plus tard, dans une tente d'infirmerie. Plus tard, j'appris que parmi les vingt mille soldats qui étaient partis à l'assaut, seuls cinq mille avaient pu survivre grâce à un repli demandé par le Général Pétain.

Dans ta dernière lettre, tu m'as dit que tu étais enceinte depuis ma permission d'il y a deux mois. Quand notre enfant naîtra, tu lui diras que son père est mort en héros pour la France. Et surtout, fais en sorte à ce qu'il n'aille jamais dans l'armée pour qu'il ne meure pas bêtement comme moi.

Je t'aime, j'espère qu'on se reverra dans un autre monde, je te remercie pour tous les merveilleux moments que tu m'as fait passer, je t'aimerai toujours.

Adieu

Soldat Charles Guinant

.....

Verdun, le 7 septembre 1917,

Chère Lucie,

Je t'écris pour te donner de mes nouvelles.

Hier soir, vers 19h, mes camarades et moi commençons la soupe ; il n'y en avait pas assez pour tout le monde, alors on a partagé nos parts qui étaient déjà maigrettes. A ce moment-là, nous avons été appelés à faire un assaut dans la tranchée des Boches. J'ai commencé à courir et à tirer sur les Allemands. Quelques minutes plus tard, j'étais à terre. Ma jambe était ouverte, une mare de sang tapissait le sol. La fin des coups de feu était proche. Les infirmières sont venues me chercher. Surtout, ne t'inquiète pas, je suis légèrement blessé à la jambe. Je suis heureux de t'écrire. Ces temps-ci, le courrier se fait rare à cause du manque de facteurs. Les docteurs ont dit que ma jambe se rétablirait très vite. Je te demande pardon de ne pas être à tes côtés dans des moments aussi durs et que tu doives élever nos enfants seule. Je suis désolé.

Bonne nuit ma petite Lucie.

Soldat Charles Guinant

P.S. : Embrasse Charles, Alphonse, Léonine et Georges de ma part. Et surtout ne t'inquiète pas pour moi.

.....

Verdun,

Le 18 octobre 1917,

Ma très chère Louise,

J'ai quitté les tranchées hier au soir vers 23h, maintenant je suis au chaud et au sec à l'hôpital, j'ai à peu près ce qu'il faut pour manger.

Hier, vers 19h, on a reçu l'ordre de lancer une offensive sur la tranchée ennemie à un peu plus d'un kilomètre. Pour arriver là-bas, c'est le parcours du combattant, il faut éviter les obus, les balles allemandes et les barbelés. Lorsqu'on avance, il n'y a plus de peur, plus d'amour, plus de sens, plus rien. On doit courir, tirer et avancer. Les cadavres tombent, criant de douleur. C'est tellement difficile de penser à tout que l'on peut laisser passer quelque chose, c'est ce qui m'est arrivé. A cent mètres environ de la tranchée Boche, un obus éclata à une dizaine de mètres de moi et un éclat vint s'ancrer dans ma cuisse gauche, je poussai un grand cri de douleur et tombai sur le sol. Plus tard, les médecins et infirmiers vinrent me chercher pour m'emmener à l'hôpital, aménagé dans une ancienne église bombardée. L'hôpital est surchargé, il y a vingt blessés pour un médecin. On m'a allongé sur un lit, et depuis j'attends les soins.

Embrasse tendrement les gosses et je t'embrasse.

Soldat Charles Guinant, brigadier, 58^e régiment.

P.S. : J'ai reçu ton colis ce matin, cela m'a fait plaisir, surtout le pâté et la viande. Si tu peux m'en refaire, j'y goûterai avec plaisir.

Neuf jours après avoir écrit cette lettre, Alphonse X a été tué par un obus.

Mercredi 5 mai 1915

Chérie,

Voilà le baptême du feu, c'est chose tout à fait agréable, tu peux le croire, mais je préférerais être bien loin d'ici plutôt que de vivre dans un vacarme pareil. C'est un véritable enfer. L'air est sillonné d'obus, on n'en a pas peur pourtant:

nous arrivons dans un petit village, où se fait le ravitaillement; là, on trouve dans des casemates enfoncées dans la terre les gros canons de 155 ; il faudrait que tu les entendes cracher, ceux-là; ils sont à cinq kilomètres des lignes, ils tirent à 115 sur l'artillerie boche.

On sort du village à l'abri d'une petite crête, là commencent les boyaux de communication; ce sont de grands fossés de 1 mètre de large et de deux mètres de profondeur; nous faisons trois kilomètres dans ces fossés, après on arrive aux

tranchées qui sont assez confortables. De temps en temps, on entend siffler quelques balles, les Boches nous envoient quelques bombes peu redoutables; nous sommes à deux cents mètres des Boches, ils ne sont pas trop méchants. Je me suis promené à huit cents mètres sur une route, à peine si j'en ai entendu deux siffler; nous avons affaire à des Bavarois qui doivent en avoir assez de la guerre, ça va changer d'ici quelques jours.

Nous faisons des préparatifs formidables en vue des prochaines attaques. Que se passera-t-il alors, je n'en sais rien,

mais ce sera terrible car à tout ce que nous faisons nous prévoyons une chaude affaire. J'ai le cœur gros mais j'attends toujours confiant; nous prévoyons le coup prévu avant dimanche. Si tu n'avais pas de mes nouvelles après ce jour, c'est qu'il me sera arrivé quelque chose, d'ailleurs tu en seras avertie par un de mes camarades. Il ne faut pas se le dissimuler, nous sommes en danger et on peut prévoir la catastrophe; sois toujours confiante malgré cela parce que tous n'y restent pas.

Alphonse

.....

1914

Les canons et les fusils ne marchaient plus, il régnait un silence de mort. Il n'y avait que les blessés qui appelaient: Brancardiers! Brancardiers! A moi, au secours, d'autres suppliaient qu'on les achève. C'était affreux à voir. [...] le bombardement commençait et il fallait rester là, à attendre les obus, sans pouvoir bouger jusqu'au soir 8 heures où on venait nous relever. Chaque soir il y avait 100 ou 200 blessés sans compter les morts. Un jour, on y passait la journée, l'autre la nuit, avec cela coucher à la belle étoile, nous n'avions rien pour nous couvrir, je me demande comment nous avons résisté. A l'ordinaire on ne touchait pas grand-chose, et la viande que tu touchais, on te la donnait à 2 heures du matin, c'était l'heure de partir, il fallait la balancer, on mangeait du pain sec; il y a longtemps que nous n'avions plus de provisions de réserve.

Pierre CHAUSSON

.....

24 juin 1915

Dans la tranchée, le pis, ce sont les torpilles. Le déchirement produit par ces 50 kg de mélinite en éclatant est effroyable. Quand une d'elles tombe en pleine tranchée, et ces accidents-là arrivent, elle tue carrément 15 à 20 types. L'une des nôtres étant tombée chez les Boches, des pieds de Boches ont été rejetés jusque sur nos deuxième lignes.

Michel LANSON

.....

Le 26 juillet 1915

J'ai vu de beaux spectacles! D'abord les tranchées de Boches défoncées par notre artillerie malgré le ciment et les centaines de sacs de terre empilés les uns au-dessus des autres; ça c'est intéressant.

Mais ce qui l'est moins, ce sont les cadavres à moitié enterrés montrant, qui un pied, qui une tête; d'autres, enterrés, sont découverts en creusant les boyaux. Que c'est intéressant la guerre! On peut être fier de la civilisation!

Pierre RULLIER

Juillet 1915

L'attaque du 9 a coûté (c'est le chiffre donné par les officiers) quatre-vingt-cinq mille hommes et un milliard cinq cents millions de francs en munitions. Et à ce prix, on a gagné quatre kilomètres pour retrouver devant soi d'autres tranchées et d'autres redoutes.

Si nous voulons prolonger la guerre, il faudra renoncer à ces offensives partielles et coûteuses, et reprendre l'immobilité de cet hiver. Je crois que dans l'état de fatigue où sont les deux infanteries, c'est celle qui attaquera la première qui sera la première par terre.

En effet, partout on se heurte aux machines. Ce n'est pas homme contre homme qu'on lutte, c'est homme contre machine. Un tir de barrage aux gaz asphyxiants et douze mitrailleuses, en voilà assez pour anéantir le régiment qui attaque. C'est comme cela qu'avec des effectifs réduits les Boches nous tiennent, somme toute, en échec. Car enfin nous n'obtenons pas le résultat désiré, qui est de percer. On enlève une, deux, trois tranchées, et on en trouve autant derrière.

Michel LANSON

.....
Le 27 août 1916

Cher papa,

Dans la lettre que j'ai écrite à maman, je lui disais tout notre bonheur à nous retrouver « nous-mêmes » après s'être vus si peu de chose... à la merci d'un morceau de métal!... Pense donc que se retrouver ainsi à la vie c'est presque de la folie: être des heures sans entendre un sifflement d'obus au-dessus de sa tête... Pouvoir s'étendre tout son long, sur de la paille même... Avoir de l'eau propre à boire après s'être vus, comme des fauves, une dizaine autour d'un trou d'obus à nous disputer un quart d'eau croupie, vaseuse et sale pouvoir manger quelque chose de chaud à sa suffisance, quelque chose où il n'y a pas de terre dedans, quand encore nous avons quelque chose à manger...

Pouvoir se débarbouiller, pouvoir se déchausser, pouvoir dire bonjour à ceux qui restent... Comprends-tu, tout ce bonheur d'un coup, c'est trop. J'ai été une journée complètement abruti. Naturellement toute relève se fait de nuit, alors comprends aussi cette impression d'avoir quitté un ancien petit bois où il ne reste pas un arbre vivant, pas un arbre qui ait encore trois branches, et le matin suivant après deux ou trois heures de repos tout enfiévré voir soudain une rangée de marronniers tout verts, pleins de vie, pleins de sève, voir enfin quelque chose qui crée au lieu de voir quelque chose qui détruit!

Pense que de chaque côté des lignes, sur une largeur de un kilomètre, il ne reste pas un brin de verdure; mais une terre grise de poudre, sans cesse retournée par les obus: des blocs de pierre cassés, émiettés, des troncs déchiquetés, des débris de maçonnerie qui laissent supposer qu'il y a eu là une construction, qu'il y a eu des «hommes»... Je croyais avoir tout vu à Neuville. Eh bien non, c'était une illusion. Là-bas, c'était encore de la guerre: on entendait des coups de fusil, des mitrailleuses, mais ici rien que des obus, des obus, rien que cela; Fuis des tranchées que l'on se bouleverse mutuellement, des lambeaux de chair qui volent en l'air, du sang qui éclabousse... Tu vas croire que j'exagère, non. C'est encore en dessous de la vérité. On se demande comment il se peut que l'on laisse se produire de pareilles choses. Je ne devrais peut-être pas décrire ces

atrocités, mais il faut qu'on sache, on ignore la vérité trop brutale. Et dire qu'il y a vingt siècles que Jésus-Christ prêchait sur la bonté des hommes! Qu'il y a des gens qui implorent la bonté divine! Mais qu'ils se rendent compte de sa puissance et qu'ils la comparent à la puissance d'un 380 boche ou d'un 270 français 1... Pauvres que nous sommes! P.P.N.

Nous tenons cependant, c'est admirable. Mais ce qui dépasse l'imagination, c'est que les Boches attaquent encore. Il faut avouer que jamais on aura vu une pareille obstination dans le sacrifice inutile: quand par hasard ils gagnent un bout de terrain ils savent ce que ça leur coûte et encore ne le conservent-ils pas souvent.

J'espère aller bientôt vous revoir et on boira encore un beau coup de pinard à la santé de ton poilu qui t'embrasse bien fort.

René PIGEARD